

A propos de *Récoltes et semailles* d'Alexandre Grothendieck

Patrick Dupuis

Mathématicien de génie, Alexandre Grothendieck a fait une incursion dans le domaine de la psychologie dans un livre de plus de 1000 pages dans lequel il tente une auto-analyse, après une prise de recul sur ses années de chercheur en mathématiques.

A la lecture de cette œuvre touffue et ardue, j'ai pu glaner quelques phrases, semées ça et là par l'auteur comme des indices, qui m'ont permis de reconstituer le message secret livré ici par un être torturé dont l'intelligence mathématique supranormale est déjà en elle-même un signe de souffrance mentale. En vertu du principe de compensation qui règne dans tout système biologique, une supra-intelligence dans un domaine très restrictif (ici les mathématiques) vient ici compenser une carence dans l'intelligence et la compréhension naturelle d'autrui.

La première question qui se pose à nous est pourquoi le titre inverse la réalité en mettant les récoltes avant les semailles. Dans les adages populaires, le mot « récolte » est employé pour désigner une conséquence plutôt malheureuse ou néfaste d'un acte ou d'un comportement (*On récolte ce qu'on a semé ; Qui sème le vent récolte la tempête*), alors que dans le cas d'une récolte positive et satisfaisante comme c'est le cas en agriculture, on emploie plutôt le mot « moisson » comme dans le roman de Henri Troyat intitulé « les semailles et les moissons ».

Visiblement, Grothendieck a récolté quelque chose de mauvais avant de le semer lui-même, sans y prendre garde. Ce dont il souffre, un manque d'empathie à l'égard d'autrui (en réalité une *perte* de l'empathie naturelle), il l'a *récolté* lui-même de sa mère quand il était enfant, ce qui l'amènera à *semer* à son tour de la violence et du mépris autour de lui, comme il l'avoue à plusieurs reprises dans son récit.

On hérite des souffrances de ses parents : voilà pourquoi on sème du mauvais grain par la suite, sans l'avoir vraiment choisi.

Alexandre Grothendieck est reconnu comme un génie des mathématiques, un personnage très original et souvent incompris en tant que personne, voire rejeté et ostracisé comme le sont souvent les personnes hors du commun.

Dans son livre, il raconte comment, après vingt ans consacrés à la recherche mathématique et à l'enseignement, il a basculé brusquement, en découvrant Jung et la philosophie orientale, vers la découverte de soi par la méditation, abandonnant pendant des années la recherche mathématique. Cette démarche l'a littéralement libéré, comme il l'exprime dans la phrase suivante : « *J'ai franchi un seuil, où la peur a disparu* ».

Disant cela, il exprime sans le savoir la capacité de libération (qu'il attribue à tort à la méditation) que possède la prise de conscience de la vérité des faits de l'enfance, en l'occurrence ici le comportement effrayant, probablement abusif et intrusif, de sa propre mère. Mais en parlant du franchissement d'un seuil critique, il énonce aussi une réalité profonde qui concerne le système psychique dans son ensemble, lequel se comporte comme ce qu'on appelle en physique un *système dynamique non-linéaire*, siège de bascules, de crises, de changements brusques, en raison d'une hypersensibilité particulière aux événements du réel et aux conditions du milieu, mais aussi aux traces mnésiques traumatiques capables de ressurgir brutalement du passé.

Le système psychique est un système hypercomplexe dans lequel interagissent émotions, sensations, idées, images, comportements, actes et non-actes. Ce système n'est pas une structure fixe mais un système dynamique qui s'adapte au gré des événements et des circonstances. Il est soumis à la fois à un ou des *paramètres de contrôle* externes, dont le principal est constitué par la pression psychique (stress) exercée par l'entourage ou le milieu, mais aussi à un ou des *paramètres d'ordre* internes au système, dont le principal est la structuration de la réalité sous la forme de modules binaires, qui exercent une certaine contrainte sur le « choix » des idées et des comportements.

Chez l'enfant, la pression mentale exercée par l'entourage familial est un facteur essentiel de l'évolution du système psychique, car l'enfant n'a pas encore la force de s'y opposer. Toute pression abusive exercée par un adulte sur un enfant peut être considérée comme une maltraitance. Or, il y a deux façons contraires de s'opposer à une maltraitance : la reproduire ou l'inverser. Grothendieck reproduira à l'âge adulte en devenant à son tour un Père autoritaire et dominateur (avec ses enfants, ses étudiants et ses épouses) par revanche contre une mère dominatrice (voire incestueuse??).

La réflexion initiale de Grothendieck, fortement influencée par la théorie jungienne de la division *animus / anima*, est qu'il se ressent lui-même comme partagé entre deux contraires, un côté masculin « yang » qui se manifeste sous la forme du Maître ou du Patron, et un côté féminin « yin » qu'il s'était efforcé, dit-il, de cacher ou d'ignorer jusque là. Mais un éclair de lucidité lui fait comprendre que *« cette division dans la personne elle-même n'est nullement produite par la seule valorisation d'un sexe au détriment de l'autre. Elle est le produit plutôt d'une contrainte silencieuse et incessante, exercée sur nous par notre entourage dès nos plus jeunes années. Cette contrainte nous pousse à renier, sous peine de nous trouver rejetés, tout un versant de notre personne rejeté comme ridicule ou malséant »*.

A l'état normal des choses, le masculin et le féminin ne sont pas des opposés : ce sont des complémentaires. Des complémentaires ne sont pas des égaux : ils sont des différents, mais ces différences se compensent réciproquement. Ce qui érige les sexes en opposés, c'est l'héritage familial et culturel. Grothendieck nous montre ici que le clivage intérieur de la personne (côté masculin / côté féminin), tout comme la catégorisation binaire des choses en *homme dominant / femme soumise* n'est pas seulement un phénomène lié à la culture dans laquelle on a été élevé. C'est plutôt une conséquence du comportement de l'entourage proche de l'enfant, et en particulier du comportement parental.

Il fait ici allusion plus précisément à l'influence maléfique de sa mère qui dénigrait et dévalorisait sa propre féminité, adoptant une attitude plutôt masculine, voire agressive. Grothendieck ose rompre ici avec une tradition culturelle fortement ancrée qui veut que la violence et la domination soient du côté du masculin, et la douceur et la soumission du côté féminin. *« L'exercice du pouvoir par la femme se fait par tous les moyens à sa disposition (les plus puissants sont son corps, et surtout les enfants) et il est presque toujours occulte »*. La violence des femmes (et surtout des mères), insidieuse et invisible, est le tabou absolu de nos sociétés. Il est permis de supposer que la violence masculine, beaucoup plus apparente socialement, constitue une réponse à cette violence féminine qui reste occultée, et réciproquement. Deux violences qui se compensent réciproquement, mais dans un registre différent.

Malheureusement, bien qu'ayant pris conscience qu'un comportement anormal subi dans l'enfance peut être la véritable source du clivage et de cette pensée binaire manichéenne qui voit le monde comme peuplé de couples d'opposés (y compris soi-même), Grothendieck, sous l'influence de Jung, va faire de chacun des couples de contraires en usage dans la culture (faible / fort, froid / chaud ; ciel / terre, sec / humide, etc) une sous-classe d'une méta-classe universelle qui serait la classe binaire *yin / yang* (féminin / masculin) qu'il voit comme une division réelle de la nature, une division fondamentale, division naturelle et universelle de toute chose.

Or il se trouve que cette généralisation n'est pas la bonne. En effet, le couple yin / yang n'est lui-même qu'une de ces multiples applications culturelles de la catégorisation binaire qui manifeste un

dysfonctionnement pathologique de la pensée. Aucune chose ou être réel n'est yin ou yang. « Aucune chose n'a de contraire », disait déjà Aristote dans *Les Catégories*.

La division de Soi en deux contraires (mâle et femelle), aussi bien que la division du monde en une multitude de couples d'opposés, ne sont que le produit d'une opération mentale beaucoup plus générale et universelle qui est la *catégorisation binaire* de la réalité. Il est étonnant qu'un mathématicien aussi brillant que Grothendieck n'ait pas réussi à remonter d'encore un cran dans la généralisation jusqu'à la source réelle des opérateurs binaires, c'est-à-dire jusqu'à leur fonction psychologique et leur motivation profonde. Cela prouve qu'une croyance empêche une pensée correcte, même chez les plus grands esprits. La théorie jungienne de l'ambivalence sexuelle (tout humain aurait un côté masculin et un côté féminin) a littéralement bloqué sa pensée dans ce domaine. La véritable division interne qu'il ressent est en réalité une scission entre l'ego sain (humain) et l'ego blessé (inhumain), ce qui est la définition de la schizophrénie.

La pensée binaire est un artifice qui sert essentiellement, en conditions normales à simplifier les choix et les décisions en les réduisant à des choix binaires ou dichotomiques (bifurcations), et en conditions pathologiques à compenser la réalité atroce et impensable par un contraire factice et virtuel qui lui fait contrepoids. Autrement dit, il y a d'un côté les opérateurs binaires pratiques comme *avant / après, devant / derrière, gauche / droite, ouvrir / fermer*, etc, dont les deux éléments sont complémentaires et dont la fonction est de se repérer pour pouvoir agir dans le monde. Et de l'autre, les opérateurs binaires dont les deux éléments sont réciproquement exclusifs et dont la fonction est de corriger et de compenser les blessures psychiques. Dans ce dernier cas, l'un des termes est un élément de la réalité qui est impensable et doit être compensé symboliquement par son contraire.

Grothendieck a pressenti cette asymétrie de certains opérateurs binaires en évoquant l'image mathématique d'un *graphe orienté*, ou encore celle physique d'un *attracteur*. Par exemple, il fait une liste de 5 couples d'opposés (la partie / le tout ; le particulier / le général ; la multiplicité / l'unité ; l'effet / la cause ; la pureté / la fécondité) en disant qu'il « met en gras celui des deux termes qui lui paraît constituer une sorte de « pôle d'attraction » pour la pensée.

« On peut décider si ces deux termes forment un couple et si oui, lequel des deux termes y joue le rôle yang (ou encore doit figurer comme « origine » de l'arête orientée joignant les 2 sommets a et b).

Mais c'est en relatant un rêve (page 1202) que Grothendieck donne une vision plus explicite de cette asymétrie, dont il ne comprend pas véritablement le sens :

Voici le rêve : « Je tape sur ma machine des couples yin / yang. A vrai dire, c'était plutôt, je crois, des couples formés chacun d'un terme vaguement péjoratif ou désapprobateur, suivi d'un terme valorisant qui avait l'air de *rajuster* les choses ».

Le rêve lui montre que le terme construit (idéalisé) est là pour rééquilibrer les choses après le passage de la catastrophe vécue, figurée par l'autre terme : ainsi le terme « Eternité » est construit contre la mort vécue d'un proche, le terme Amour contre la haine subie, la Lumière contre l'obscurantisme vécu, la Vérité contre l'omerta ou le mensonge imposés, etc.

Ainsi, dans tout module binaire pathologique, un des deux éléments compense l'autre : c'est l'élément générateur de souffrance psychique qui engendre son contrepoids sous la forme d'un contraire idéalisé et fictif.

L'histoire de l'enfant Grothendieck, prisonnier d'un mère maléfique en l'absence d'un père pour la compenser, a valeur universelle. L'absence du père face à l'omniprésence et à la possessivité jalouse de la mère est un phénomène universel, contre lequel a été construite l'idée de Dieu le Père (le Bon Dieu) ou celle de Sauveur. De même l'image mentale de la « Vierge » a été construite par opposition à la Putain réelle incarnée par la mauvaise mère, femme lubrique et perverse, dont une

autre figure mythique est la sorcière (Lilith). A cet égard, l'adage « les hommes préfèrent les blondes » illustre ce « graphe orienté » dont parle Grothendieck, qui met les blondes du côté des fées (bienfaitantes) et les brunes du côté des sorcières (maléfiques), construisant ainsi ce qu'on appelle depuis Greimas un « carré sémiotique ». Dans la réalité, hélas, les sorcières sont réelles, mais les fées n'existent pas !

Grothendieck n'a pas compris que l'asymétrie observée relevait du Principe de Compensation qui consiste à équilibrer le vécu douloureux par l'imaginaire idéalisé, à compenser le vécu passivement subi par le fantasme ou le rêve construit. C'est là un Principe fondamental de la psychologie, que Jean Piaget appelait très justement « rendre le réel réversible ». C'est un principe d'équilibration ou d'homéostasie mentale capable de corriger facticement tout ce qui arrive.

Mais il est un autre Principe psychologique tout aussi fondamental que Grothendieck a touché du doigt en s'interrogeant sur l'origine de la violence en apparence « gratuite ». Il l'appelle « Loi de conservation du Karma » et l'exprime ainsi :

« Cette rancune diffuse originelle dans une personne, qui se traduit par la suite en des pulsions d'agressivité et de violence en apparence « gratuites », ne naît pas du néant. Elle est la réponse à des agressions profondes bel et bien subies, et surtout à celles subies dans la petite enfance. »

Il exprime là ce qu'on découvrira plus tard comme le « Principe de répétition » et que Pierre Bourdieu nommera « Principe de conservation de la violence ».

Au passage, il évoque également un autre processus fondamental de la pensée défensive qui est le phénomène de « déplacement » :

« Le mécanisme du déplacement d'une rancune ou d'un ressentiment pour des torts ou des dommages subis en des jours reculés, vers une cible acceptable en lieu et place du ou des responsables réels, ressentis comme hors d'atteinte ou comme « tabous », est enfin reconnu comme un des mécanismes de base du psychisme humain ».

On notera que ce processus de déplacement (ici déplacement de la colère sur un bouc émissaire désigné) rentre dans le cadre d'un processus là encore plus général qui est la symétrisation du réel par l'imaginaire. La transposition ou le transfert d'un sentiment négatif sur une autre personne que l'agresseur réel n'est qu'un processus de symétrie par translation spatiale, tout comme le décalage temporel entre l'agression réelle et sa vengeance est un processus de symétrie temporelle. Le processus de répétition est donc lui aussi un processus de symétrie par translation à la fois spatiale et temporelle, ou encore une symétrie par rotation de 360 °. Enfin, le processus d'inversion (agir le contraire de ce qu'on a subi) est quant à lui un processus de symétrie par rotation de 180°. Cette symétrie est parfaitement illustrée dans l'image du cercle chinois qui représente la complémentarité yin / yang.

On voit par là que tous les mécanisme de défense du système psychique, y compris la construction de modules binaires, de couples de contraires, la répétition et le déplacement, sont tous des processus de symétrisation de la réalité dans ce qu'elle a d'impensable telle quelle.

Créer un contraire à une réalité qui n'en a pas est une façon subtile de la rendre réversible, compensable et réparable, ce qui évite la désintégration psychique.